

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

243-244 | 2022

Negative Ethics

François Robinne, *Birmanie. Par-delà l'ethnicité*

Vanina Bouté



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lhomme/44956>

DOI : 10.4000/lhomme.44956

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 25 décembre 2022

Pagination : 285-288

ISBN : 978-2-7132-2921-3

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Vanina Bouté, « François Robinne, *Birmanie. Par-delà l'ethnicité* », *L'Homme* [En ligne], 243-244 | 2022, mis en ligne le 25 décembre 2022, consulté le 15 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/44956> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.44956>

Ce document a été généré automatiquement le 15 janvier 2023.

Tous droits réservés

François Robinne, *Birmanie. Par-delà l'ethnicité*

Vanina Bouté

RÉFÉRENCE

François Robinne, *Birmanie. Par-delà l'ethnicité*. Préface de Michel Agier. La Roche-sur-Yon, Dépaysage, 2021, 267 p., bibl., cartes (« Sous l'écorce »).

- 1 Yangon, février 2021. Le coup d'État du général Min Aung Hlaing met un terme à la courte période d'ouverture démocratique portée par Aung San Suu Kyi et renoue avec cinquante années de dictature et quelque soixante-dix ans de guerre civile en Birmanie. Un pays, par ailleurs découpé en « États » et en « régions autonomes » sur une base ethnique, où depuis l'indépendance en 1947 mouvements de guérillas et répressions militaires n'ont cessé d'exercer leurs violences. Un pays où depuis plus d'un siècle les recensements ethniques, coloniaux puis nationaux se sont succédé et ont figé la réalité en un catalogue de 135 « groupes ethniques », dont huit officiellement considérés comme « ethnies principales » associées à des États portant leur nom (État Shan, État Kachin, etc.). Un pays multiconfessionnel, dont les plus importants courants religieux – bouddhisme, christianisme, islam, hindouisme – se fractionnent, selon les régions, en autant de pagodes, de mouvances évangéliques qu'il y a de localités, voire de quartiers dans une ville. Un pays, enfin, où la dictature dans ses versions successives fonde sa prétendue légitimité sur la figure de l'ennemi intérieur à éradiquer, une figure sans cesse renouvelée sur une base ethnique ou religieuse.
- 2 Comment appréhender – sans limiter, sans tronquer – ces multiples « paysages » de la Birmanie contemporaine ? Comment notamment rendre compte de la réalité des populations dites « ethniques » des hautes terres sans verser dans un essentialisme visant à les réifier comme entités culturellement distinctes, alors que leurs membres, paysans, ouvriers, marchands, religieux, fonctionnaires, sont un peu partout pris dans des dynamiques relationnelles où ils partagent tâches quotidiennes et célébrations

rituelles, résistance armée au pouvoir central, déplacements internes, migrations transnationales et, surtout, espoirs communs ? Comment donc décrire et penser cette hétérogénéité ? Ce sont là les questions auxquelles François Robinne entend nous inviter à réfléchir dans son ouvrage.

- 3 L'auteur propose ainsi de dépasser l'inventaire des langues, l'analyse classique des spécificités de systèmes matrimoniaux ou des formes d'organisation sociale et politique de tel ou tel groupe, afin de plus pertinemment cerner ce qu'il nomme des « paysages hétérogènes », soit une pluralité de situations et de connexions qui fait sens et produit du social. Il privilégie donc des « espaces-carrefours », constitués du maillage d'éléments *a priori* disparates, dont l'enchevêtrement des partenariats, des réseaux permet de comprendre ce qui forme non pas la cohérence mais la « consistance » de ces espaces, soit le « tenir ensemble d'éléments hétérogènes » (p. 30). Dans cette optique, il revendique pour sa recherche de parler d'« anthropographie », et non plus « ethnographie », souhaitant enquêter « par-delà l'ethnicité », formule qui donne son titre à l'ouvrage.
- 4 Cette perspective théorique, réaffirmée tout au long du livre, et que la préface de Michel Agier vient utilement discuter, est comme éprouvée par des retours réflexifs sur plusieurs situations d'enquêtes. L'approche et les innovations terminologiques proposées pour la caractériser sont en effet mises en « images » au travers d'un entrelacs de diverses scènes ou vignettes – entretiens, descriptions de rituels, etc. – et du regard rétrospectif porté par le chercheur sur ses terrains passés. On cherchera en vain un état des lieux des connaissances ethnologiques produites sur la Birmanie, ou même – hormis quelques références – la discussion des notions mobilisées ou de leur applicabilité à d'autres régions d'Asie. Ce n'est pas le propos. Si, à côté des analyses élaborées par l'auteur relatives à ses différents terrains, des récits, des images tirées de ses séjours et rencontres en divers lieux, ruraux comme urbains, en Birmanie (mais aussi à Bangkok), rythment l'ensemble de l'ouvrage, c'est que la vision non essentialiste revendiquée pour décrire des « carrefours-sociaux » tient beaucoup aux conditions d'enquête. Difficulté pour accéder officiellement à certaines zones, interdiction de circuler dans plusieurs États, séjours toujours restreints dans la durée avec impossibilité de demeurer chez l'habitant, enquêtes « en dictature » c'est-à-dire sous surveillance ou avec méfiance constante, inconfort de l'usage d'une langue qui n'est pas maîtrisée de part et d'autre obligeant à recourir à des intermédiaires-interprètes sont autant d'éléments qui ont fait de l'expérience du terrain birman un « effleurement de la condition humaine en général », selon François Robinne (p. 31).
- 5 Quatre « mouvements » structurent l'ouvrage, pouvant en principe être lus indépendamment, qui chacun présente un aspect de la complexité de la situation birmane, discute la problématique de recherche qui lui est associée et rappelle les enquêtes conduites par l'auteur. On note à nouveau ici le choix d'une terminologie nouvelle, « mouvement » étant jugé rendre mieux compte – plutôt que « chapitre », « partie » ou « section » – du dynamisme intrinsèque à chaque contexte considéré.
- 6 Le premier « mouvement » revient sur les conditions historiques et sociales de la formation et de l'unification du territoire de la Birmanie contemporaine sous l'impulsion de la colonisation britannique, et insiste sur son corollaire : la division et la segmentation des populations consécutives aux recensements et à la production de catalogues ethniques et de répertoires linguistiques. Comme ailleurs en Asie du Sud-Est entre la fin du XIX^e et le milieu du XX^e siècle, les hautes terres birmanes, soit la plus

grande part du territoire, ont été le lieu d'incursions armées répétées des forces coloniales visant à leur « pacification ». En dépit de plusieurs mouvements de rébellion, ayant parfois pris une forme messianique, la pacification progressera, bientôt suivie d'actions d'évangélisation de grande ampleur. Les travaux monographiques sur les diverses populations de la Birmanie seront de plus en plus nombreux, même si, du fait de la multiplication des conflits dans les régions montagneuses après l'indépendance en 1948, les recherches porteront sans doute davantage sur les habitants de la plaine centrale. Après avoir rappelé cette volonté politique aux prétentions scientifiques, poursuivie sur des décennies, de dresser des inventaires comptables des différentes populations de la nation et, *in fine*, de les séparer, voire de les isoler en les distinguant sur une base ethnique, François Robinne condamne le bien-fondé de ces approches essentialistes et dénonce leur responsabilité dans la fragmentation dramatique du pays aujourd'hui. S'appuyant sur ses propres enquêtes et s'inscrivant dans une problématique notamment théorisée par Rogers Brubaker, il appelle au contraire à « dépasser l'identité » telle qu'elle est généralement comprise, et à la considérer comme fondamentalement processuelle et relationnelle. Dans cette optique, indique-t-il, la notion d'« espace transethnique » s'est imposée et l'a conduit à privilégier l'étude des relations et des partenariats entre villages selon « une approche décentrée consistant à se tenir à l'écart des catégories contraignantes », ethnicisantes particulièrement (p. 53).

- 7 Identifier ces espaces hétérogènes doit passer, selon François Robinne, par l'analyse de ce qui constitue des maillages sociaux en Birmanie. Pour cela, dans un deuxième « mouvement », il choisit de centrer sa recherche sur les réseaux bouddhiques et chrétiens, les pèlerinages, les fêtes de pagode ou les cérémonies claniques qui, combinant dans leur pratique des dimensions rituelles, économiques et « cosmopolites », forment autant de condensés de la société birmane. Intercalées entre des considérations plus générales, des pages entières, dont il faut souligner la qualité d'écriture, resituent l'anthropologue sur ses terrains, nous immergeant dans une fête de pagode de l'État Shan, ou bien nous embarquant sur un radeau de jarres descendant l'Irrawaddy pour les vendre à l'un des marchés qui ponctuent un cycle de cérémonies villageoises, ou encore nous emmenant au sein des sociétés claniques et chrétiennes des États Chin et Kachin pour y étudier les transactions matrimoniales. Ces observations mises en récit permettent à l'auteur de montrer à quel point la scène locale est partie prenante de réseaux qui dépassent les catégories ethniques et leurs spécificités culturelles et linguistiques, comme les appartenances religieuses. En fait, l'on a chaque fois affaire à des « formations hétérogènes [qui] tirent leur consistance d'un entrelacs de réseaux d'échange et d'entraide », et qui sont constitutives de « carrefours sociaux », lesquels doivent être le véritable objet d'étude (p. 114).
- 8 La considération de ces « réseaux d'échanges et d'entraide » entraîne, dans un troisième « mouvement », un retour historique sur la vision communautariste prônée par les élites birmanes, ainsi que sur la politique de réification ethnique entretenue par le pouvoir central. Pour François Robinne, la fabrique même de l'État birman s'est faite sur fond de ce déterminisme ethnique, né après l'indépendance et confirmé par la Constitution de 1947. En reprenant à son compte et en prolongeant les classifications ethniques et linguistiques de la période coloniale, le nouvel État indépendant a multiplié des découpages territoriaux sur une base ethnicisée, d'où les États Chin, Kachin, Shan, Kayah (etc.) et les régions dites « auto-administrées ». Des recensements par ethnies ont été poursuivis, tandis que l'usage de catégories « raciales » est inscrit

dans les textes législatifs, définissant des statuts de citoyenneté différenciés. L'auteur souligne que cette politique communautariste détermine aussi les structures militaires de l'État, lequel estime avoir toujours à se défendre contre cet « ennemi intérieur » qui prend diverses faces ethniques ou religieuses ; d'où les décennies de guerres civiles, de guérillas, d'attentats, de manifestations et de répressions.

- 9 Le quatrième « mouvement », enfin, revient sur la condition « cosmopolite » esquissée plus tôt, en s'intéressant à la mobilité massive et accrue ces dernières années de populations birmanes vers des mégapoles d'Asie du Sud ou du Sud-Est. Considérant le cas des populations immigrées à Bangkok, François Robinne fait deux constatations qui correspondent à deux situations très contrastées d'intégration. La première est que nombre de migrants, bien qu'originaires de différentes régions, ont su recréer à Bangkok, au travers de mouvements associatifs birmans – religieux, éducatifs ou sanitaires –, des « carrefours sociaux » comparables à ceux observés dans les hautes terres, caractérisés par le partenariat et l'échange. Mais la seconde constatation, dans le fil du « mouvement » précédent, est que l'impasse identitaire dans laquelle continue de s'enfoncer la Birmanie est largement responsable de l'intensification des flux d'émigrés quittant le pays dans des conditions de grande vulnérabilité. Ces derniers sont souvent conduits à accepter des postes de travail de plus en plus précaires, notamment ceux d'ouvriers du bâtiment dans des friches immobilières au sein de la capitale thaïlandaise. François Robinne décrit l'isolement de ces travailleurs birmans logés dans des « enclaves » urbaines de Bangkok, espaces faits d'alignements de baraques en tôle ondulée¹. Il montre comment cette situation, caractérisée par une quasi-impossibilité pour ces migrants de nouer des relations nouvelles ou d'entretenir des échanges, s'oppose – comme deux modalités différentes d'espaces hétérogènes – à celle des regroupements communautaires construits sur des réseaux établis d'assez longue date. Dans sa conclusion, comme en écho à la préface de Michel Agier, il revient plus en détail sur trois notions connexes que sont l'espace social, l'hybridité et le cosmopolitisme, notions essentielles, selon lui, pour penser la formation des carrefours sociaux.
- 10 Conjuguant, dans un équilibre bien maîtrisé, réflexion sur un cheminement de recherche et sur diverses situations d'enquêtes, reprise critique de données de terrain et perspectives théoriques nouvelles, l'ouvrage de François Robinne est d'une lecture stimulante à bien des égards et invite le lecteur – par-delà la Birmanie – à se demander comment appréhender des espaces sociaux de plus en plus hétérogènes. On notera enfin la qualité éditoriale du livre même, produit par la jeune maison d'édition Dépaysage, laquelle se voue prioritairement depuis quelques années à la publication de travaux d'anthropologues.

NOTES

1. Voir aussi son article « Territoires de désocialisation : les enclaves de l'exil au centre de Bangkok », paru dans *L'Homme*, 2022, 241 : 31-64.